

Prisoners
L'aboutissement d'une nouvelle démarche
***Prisonniers*, États-Unis, 2013, 2 h 33**

Asher Perez-Delouya

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perez-Delouya, A. (2013). Compte rendu de [Prisoners : l'aboutissement d'une nouvelle démarche / *Prisonniers*, États-Unis, 2013, 2 h 33]. *Séquences*, (287), 55–55.

Prisoners

L'aboutissement d'une nouvelle démarche

Denis Villeneuve, avec **Prisoners**, signe une réalisation fidèle à lui-même. De ses débuts à la course Europe-Asie, en passant par ses longs métrages écrits et réalisés ou adaptés, Denis Villeneuve est l'incarnation de l'essai, de l'expérimentation. On lui offre Hollywood, il y va. Comme un poisson dans l'eau, il y nage sans vague aucune, tout en restant lui-même. **Prisoners**, c'est Hollywood et ce n'est pas Hollywood; c'est Villeneuve qui pourrait très bien faire un remake de **Star Wars** et on le reconnaîtrait. Le style Villeneuve, c'est un certain sens du tragique, présent dans tous ses films, quel que soit le genre. À tous ses détracteurs qui sont surpris de cette dernière démarche, il faut rappeler que le réalisateur est avant tout un explorateur.

Asher Perez-Delouya



À la façon Hollywood, tout en demeurant intègre

D'un film à l'autre, Denis Villeneuve ne cesse de surprendre. D'Un 32 août sur terre, en passant par Maelström ou Incendies, pour ne nommer que ces films, Villeneuve réalise Prisoners, un long métrage dans lequel le suspense marque, imprime le récit. Sur ce plan, le film est particulièrement réussi; il tient en haleine le spectateur. Mais une question apparemment se pose: mais qu'est-il allé faire dans cette galère? Les films de Denis Villeneuve sont tous différents parce qu'ils cherchent à chaque fois une autre façon de faire du cinéma. Villeneuve, qui vient de la course Europe-Asie, ne l'oublions pas, ne cesse d'essayer d'autres modes de monstration d'une histoire. Si d'aucuns prétendent qu'il s'est perdu à Hollywood, nous leur disons plutôt qu'il y a continué sa quête: faire du cinéma autrement, comme à chaque fois qu'il réalise un film.

Prisoners, c'est l'histoire de deux fillettes disparues, mais c'est aussi l'histoire de parents prêts au pire pour retrouver leurs enfants. La haine dont les protagonistes principaux sont capables fait penser aux descriptions terribles (dans un autre registre) que Primo Levi avait écrit dans Si c'est un homme. Jusqu'où l'être humain est-il capable d'aller lorsque la chair de sa chair disparaît?

Le scénario, écrit par Aaron Guzikowski, est très bien ficelé, efficace. Denis Villeneuve a su s'approprier une histoire comme il sait si bien le faire. Il n'y a qu'à penser à Incendies, l'adaptation de la pièce de théâtre de Wajdi Mouawad, où il exploitait le drame jusqu'à son paroxysme. Même si le genre de Prisoners est différent, Denis Villeneuve arrive à donner à un film hollywoodien un parfum de tragédie, au sens noble du

terme. Ce qui est intéressant dans la démarche du réalisateur, c'est que, même à Hollywood, Villeneuve est Villeneuve. Il y a là un échange sans confrontation. Il s'est certes conformé au moule hollywoodien, mais il n'y a pas perdu son âme.

L'interprétation est très juste. Hugh Jackman, dans le rôle d'un des pères, est plus que crédible; il est attachant, sensible, touchant, inquietant, terrifiant, monstrueux. Il incarne son personnage de manière magistrale. Terrence Howard, l'autre père, embarqué par Hugh Jackman dans les bas-fonds de l'horreur, incarne lui aussi la dualité des valeurs lorsqu'elle touche les êtres humains de près.

Jusqu'où l'être humain est-il capable d'aller lorsque la chair de sa chair disparaît?

Jake Gyllenhaal, dans le rôle de l'inspecteur de police, ressemble à un Columbo des temps modernes, mais sans le flegme. C'est le super flic qui a toujours résolu ses enquêtes. Viola Davis, l'une des mères, est sur un fil ténu entre atonie et vengeance. Maria Bello, l'autre mère, joue l'effondrement dépressif. Paul Dano, le bouc émissaire quasi autiste, mérite un prix d'interprétation. Il arrive – et c'est l'une des forces du scénario – à nous toucher... jusqu'au bout du film. Enfin, celle qui joue la mère de Paul Dano, Melissa Leo (21 Grams, The Three Burials of Melquiades Estrada, etc.), subjugué en vieille dame dont le mari a disparu.

Prisoners ne pose pas la question du bon ou du mauvais film car il est très bien fait. Encore une fois, on peut aimer ou ne pas aimer la démarche du réalisateur, mais on ne peut la détester au nom des sacro-saintes valeurs d'un film «de quelqu'un bien de chez nous, perdu à Hollywood». Prisoners pose la question de Denis Villeneuve faisant un film hollywoodien: Comment? Il se compromet avec Hollywood alors que nous avons un vrai cinéma ici? Horreur! Non, ce n'est pas du tout l'horreur. C'est un des aboutissements de la démarche d'un cinéaste qui explore et qui surprend, et c'est dans ce sens que nous apprécions le risque que Denis Villeneuve a pris.

■ PRISONNIERS | Origine: États-Unis – Année: 2013 – Durée: 2 h 33 – Réal.: Denis Villeneuve – Scén.: Aaron Guzikowski – Images: Roger Deakins – Mont.: Joel Cox, Gary Roach – Mus.: Jóhann Jóhannsson – Son: Mary H. Ellis – Dir. art.: Patrice Vermette – Cost.: Renée April – Int.: Jake Gyllenhaal (Detective Loki), Hugh Jackman (Keller Dover), Maria Bello (Grace Dover), Viola Davis (Nancy Birch), Terrence Howard (Franklin Birch), Melissa Leo (Holly Jones), Paul Dano (Alex Jones) – Prod.: Broderick Johnson – Dist. / Contact: Warner.